

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:

Paris-Tournaing: Trois mois, 13.50 Six mois, 26.00 Un an, 50.00

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, Libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITTE et C<sup>o</sup>, 34, rue Notre-Dame-de-Victoires, place de la Bourse; à Bruxelles, à l'OFFICE DE PUBLICITE.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERTIONS:

Annances: la ligne, 25 c. Réclames: " 30 c. Faits divers: " 50 c. On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

BOURSE DE PARIS DU 13 MARS

Cours à terme de 1 h. 15, communiqués par MM. A. MAIRE et H. BLUN, 99, rue Richelieu, Paris.

Table with columns: Valeurs, Cours au jour, Cours précéd. Rows include 3 0/0 amortissable, Rente 3 0/0, Rente 5 0/0, etc.

BOURSE DE PARIS (Bourse gouvernementale)

Table with columns: Valeurs, 13 MARS, 12 MARS. Rows include 3 0/0, 4 1/2 0/0, Emprunts 5 0/0.

Services particuliers du Journal de Roubaix

Table with columns: Valeurs, 13 MARS, 12 MARS. Rows include Act. Banque de France, Société générale, etc.

DÉPÊCHES COMMERCIALES

New-York, 13 mars. Change sur Londres, 4.80 1/2 change sur Paris, 5.15 1/2.

Dépêches de MM. Schlegden hauffen et C<sup>o</sup>, représentants à Roubaix par M. Bulteau-Grympeux:

Havre, 13 mars. Ventes 1,000 b. Marché calme. Liverpool, 13 mars. Ventes 8,000 b. Marché inchangé.

ROUBAIX, 13MARS.

BULLETIN DU JOUR

L'Ami du Progrès a bien voulu répondre à la question que nous lui avions posée à diverses reprises. Il nous a déclaré que la phrase citée récemment par nous, n'avait pas trahi sa pensée. Il demeure convaincu — et il nous le dit, — qu'il n'en peut rien avoir de commun entre l'Eglise et la République.

de la suppression du budget des cultes. Son programme est par conséquent absolument conforme sur ce point aux programmes les plus radicaux et les plus révolutionnaires exposés dans les réunions électorales de Paris et de Lyon.

Nous en prenons acte, et nous réservons de rappeler en temps opportun à notre confrère et à ceux qui acceptent l'avenir son patronage, ses récentes et formelles déclarations. Si nous attachons une réelle importance à les obtenir, c'est qu'à notre avis, nous sommes entrés, depuis le mois de janvier, dans une phase nouvelle.

Depuis les dernières affirmations de la volonté du corps électoral, depuis la retraite du maréchal de Mac-Mahon, nous n'avons plus à discuter des préférences de forme gouvernementale. La République existe; elle n'est plus seulement un fait, elle est la Loi. La question qui se pose maintenant est celle-ci: cette République doit-elle être conservatrice et chrétienne? ou bien doit-elle être radicale et révolutionnaire?

L'Ami du Progrès se prononce pour cette dernière alternative. Il nous prouve ainsi combien nous avions raison, quand nous soutenions naguère que, pour lui et pour ses amis, la République n'était qu'un moyen pour arriver à ce but: la destruction des principes chrétiens et conservateurs, au profit des doctrines maçonniques et révolutionnaires.

Longtemps, les organes roubaixiens du radicalisme ont caché leurs véritables aspirations. Dans ce pays fœnicement croyant, on savait le succès impossible sans cette prudente dissimulation. Il fallait d'abord obtenir le moyen et, pour cela, raboter autour du drapeau de la République, le plus d'adhérents possible; il fallait enlever de haute lutte toutes les situations électorales. Beaucoup d'électeurs et — qui sait? — bien des candidats peut-être, se sont laissés prendre à cette habileté qu'on juge désormais inutile.

L'Ami du Progrès, dirigé par le vénérable de la Loge maçonnique l'Etoile du Nord, a du moins la loyauté de ne plus vouloir de ces voiles hypocrites. Il dit hautement que, d'après lui, le Christianisme a trompé les peuples depuis dix-huit cents ans; il proclame, dans un autre article, que l'Eglise est un danger pour la société civile; il prêche contre elle, contre son clergé, contre ses institutions, une véritable croisade. Il défend en un mot la politique de la gauche et de l'extrême-gauche de la Chambre des députés.

Cette politique est celle qui jette en ce moment le trouble dans le pays, qui inquiète les intérêts, qui alarme les consciences et qui méconnaît tous les hommes d'opinions modérées. Cette politique, nous la repoussons et puisqu'on a fait la République, nous voulons, nous, qu'elle soit respectueuse de tous les droits et de toutes les libertés, qu'elle serve la cause de la France et non les intérêts d'une faction.

On écrit de Paris, au journal le Nord, de Bruxelles qui a toujours été favorable aux gauches:

« Si la majorité de l'opinion s'est ralliée à la forme républicaine, surtout à l'égard des élections sénatoriales, elle l'a fait uniquement en s'appuyant sur cette idée que la République qu'il s'agissait de consacrer, si républicaine qu'elle pût être, serait un gouvernement stable, modéré, modeste, quelque chose d'analogue au régime Dufaure, en moins les trahissements et les intrigues de la soi-disant défection du Sénat et de la Chambre des députés pourrait quelquefois encourager.

En résumé, le mot de la phase présente, est déception. Sous prétexte du régime absolu et purement républicain, on a vu simplement l'accaparement des places par un personnel souvent infidèle. Nous n'avons cessé d'assurer que les ministres d'une insuffisance manifeste, par réhabilitation méthodique de la Commune: ce qui est plus grave encore, la désorganisation préméditée de la police, des crises en permanence, des commodes de ceux qui criaient qu'aucun de ceux que l'opposition républicaine attribuait à l'empire. Comment voulez-vous que l'opinion ne devienne pas hésitante. Dans six mois, si les républicains radicaux existent dans la voie où ils sont entrés, soyez certain que l'opinion sera absolument retournée, et qu'ils sentiront contre eux un courant aussi fort que l'état, dans leurs sens, le courant suscité par le 16 mai.

Les républicains depuis qu'ils occupent le pouvoir sans contradiction et sans contre-poids, semblent prendre à tâche de justifier les prédictions les plus amères des conservateurs. — Vous les voyez à l'œuvre, disent-ils à ceux qui avaient supposé que le parti républicain était un parti éduqué et perfectionné, capable de fournir au monde un président d'un gouvernement raisonnable et régulier; vous les voyez! Depuis qu'ils sont les maîtres incontestés de l'Etat, depuis qu'ils ont perdu de ce dernier leur forme par un Sénat d'ancien et un président d'ancien, vous ont-ils passé leur temps? à se pourvoir de grandes places, à se jalouser les uns les autres, à identifier ou à laisser identifier de ce dernier leur forme par un Sénat d'ancien et un président d'ancien. Vous ne les avez donc pas abandonnés en prison? disaient que la République-gouvernement n'était une chose praticable et durable qu'à la condition de n'être pas exclusivement dirigé par les républicains radicaux. Nous n'avons cessé d'assurer que le jour où ces républicains radicaux, au lieu d'être dans le gouvernement un appoint, un élément contre-balance par les républicains résignés et de raison, c'est-à-dire par l'ancien régime, ils se joignent à ce dernier, mais comme le seul élément possible des régimes, — ce qui représente l'instabilité, l'opinion de la majorité du pays intelligent, — voudraient, disions-nous, devenir les maîtres exclusifs et intolérants de l'Etat, à partir de ce jour on reconnaît que la République-gouvernement est une chimère et que qu'on se propose de réaliser, à l'avenir, est un projet républicain, elle disparaît pour faire place à la République-révolutionnaire, laquelle suivra son inévitable cours et aboutira, après une phase plus ou moins longue de spasmes et de violences, à la réaction normale dont toutes les histoires du monde donnent la formule.

Avions-nous tort de pronostiquer tout cela? disent les anciens conservateurs en se frottant les mains. Nous ne voulons pas nous croire, vous supposez les républicains améliorés et assagis, contempnez-les! leur régime n'a pas un trimestre, il n'y a pas une faute qu'ils aient évitée, et ce n'est rien de comparaison de ce qu'ils se permettent.

Le mot de M. Thiers est demeuré toujours en situation: « L'avenir est réservé » au plus sage. Par comparaison les républicains jusqu'à ce jour, s'étaient montrés les plus politiques, ils ont fait preuve d'une relative sagesse. Faut-il croire décidément que cette sagesse est pour eux incompatible avec le plein succès? qu'ils sont bons comme critiques, mais incapables de faire des pièces? que la République n'est habitable qu'à condition que les républicains n'y soient pas prépondérants? Il reste bien évident qu'on ne peut pas sortir de la République; mais on sortira au besoin des républicains, car il y a un minimum d'esprit dans le politique, surtout, on ne peut pas se passer indéfiniment.

On écrit de Paris, au journal le Nord, de Bruxelles qui a toujours été favorable aux gauches: « Si la majorité de l'opinion s'est ralliée à la forme républicaine, surtout à l'égard des élections sénatoriales, elle l'a fait uniquement en s'appuyant sur cette idée que la République qu'il s'agissait de consacrer, si républicaine qu'elle pût être, serait un gouvernement stable, modéré, modeste, quelque chose d'analogue au régime Dufaure, en moins les trahissements et les intrigues de la soi-disant défection du Sénat et de la Chambre des députés pourrait quelquefois encourager.

MISE EN ACCUSATION DES HOMMES DU QUATRE SEPTEMBRE

Dans la séance du 6 mars 1871 M. Louis Blanc prenait la parole, et au milieu d'un profond silence, déclarait qu'au nom d'un certain nombre de ses collègues et au sien, il venait déposer sur le bureau une proposition d'accusation, mais inévitable. Voici le texte de cette proposition:

« Considérant que l'ex-gouvernement de la Défense nationale, siégeant à Paris, a été coupable au point de vue politique et militaire de son administration; « Que, parmi ces actes, il en est qui, aux yeux des sous-signés, ont constitué un grand abus de pouvoir, d'autres qui, au lieu de contribuer au succès de la défense, ont amené la déchéance capitulative de Paris; qu'il est nécessaire d'approfondir cette question pour deux raisons: d'une haute portée l'une et l'autre, savoir: l'honneur de la République, et qui ne doit pas demeurer responsable devant le monde et devant l'histoire des fautes de ceux qui l'ont compromise; et la justice que la population de Paris, dont l'héroïsme lésa ses inspirations amant, selon toute probabilité, sauvé la capitale et fait à la France de meilleures destinées, » proposent ce qui suit: « L'Assemblée décrète: « Les membres de l'ex-gouvernement de la Défense nationale rendront compte, le jour qui fixera l'Assemblée, de la manière dont ils ont exercé le pouvoir à Paris durant le siège. « Il sera fait immédiatement dépôt des procès-verbaux des délibérations du gouvernement et de toutes les pièces et documents propres à éclairer le jugement de l'Assemblée. « On signe: Victor Hugo, Peyrat, Oudet, Louis Blanc, Martin Bernard, Grouffo, Tolain, J. Buisson, Schœlcher, E. PARRY, CHARLES FLOQUET, P. JOUENEAU, HENRI BRISSON, ADOLPHE ANTOINE, GAMBETTA, CLÉMENTEAU, TIRARD.

Dans la même séance, MM. Delescluze, Carnot, Bazouze déposaient une proposition dont voici le texte: « Sont décrétés d'accusation du chef de haute trahison les membres du gouvernement de la Défense nationale, accusés le 4 septembre. M. Millière dépose une proposition ayant dit: « Le même jour que celui qui ont été déposés par MM. Louis Blanc et Delescluze et qui décrète d'accusation les membres du gouvernement de la Défense nationale.

On voit quels sont les accusateurs: MM. Louis Blanc, Grouffo, E. PARRY, Charles Floquet, Henri Brisson, E. Lockroy, Clémenteau, Tirard, siégeant dans la Chambre actuelle; les membres du gouvernement de la Défense nationale qui, d'après eux, ont, par leurs fautes, compromis la République, dont les actes ont constitué un grand abus de pouvoir, qui, au lieu de contribuer à la défense, ont amené la défection, la capitulation de Paris, ces membres du gouvernement de la Défense nationale qui n'ont jamais rendu les comptes que leur réclamaient MM. Louis Blanc, Floquet, Brisson, Tirard; ils n'ont pas été décrétés d'accusation, quoique accusés d'ingratitude, et qui tout à coup sentent l'air de devoir la remplir de bonheur.

La santé revenue de Marie-Anne lui avait déjà causé le plus vif dépit. C'était si invraisemblable et si peu prévu!... Restait sa dernière espérance, l'indifférence, pour ne pas dire la répulsion, du jeune mari pour elle. La volonté maternelle lui avait imposé.

Mathilde avait de bonnes raisons de croire que cette froideur s'était encore accrue, s'il était possible, pendant une séparation qu'elle soupçonnait volontairement prolongée. Un regard rapide, regard de femme jalouse, à laquelle rien n'échappe, venait de lui démontrer que son espoir suprême avait vécu. Marie-Anne, bien portante, presque joyeuse, heureuse, bonne et grande par le dévouement, venait de conquérir pour jamais le cœur de son mari. Ah! quelle habileté de s'être chargée des petits orphelins!... mais quel retour de fortune d'avoir recouvert, juste à point, des yeux brillants et des lèvres roses! — Vous arrivez quand je pars, Etienne, dit-elle d'un ton dédaigneux. — Comment? je croyais, au contraire, que vous étiez à peine de retour de Paris, ma chère Mathilde. — C'est vrai, mais Bayonne m'excédait. Si M. Bernard m'en croit... et il m'en croira... nous irons passer l'été en Suisse. J'ai une envie formidable de courir les glaciers et d'y oublier la misère des hommes. Cette boutade fut absolument perdue pour son destinataire. Etienne se souvint en ce moment que les chevaux de son beau-père se morfondaient depuis une grande lecture contre le mur du parc, en dehors de la grille, et il les avait consignés pour ne pas bouleverser Marie-Anne. Ah! comme il avait oublié ce détail! et bien d'autres choses, depuis cette heure

benne qui métamorphosait sa vie tout entière!

Il courait faire signe au cocher, lequel, las d'attendre, s'était endormi. Forcé lui fut donc d'aller jusque près de son homme pour le réveiller.

Cette même circonstance le mit tout à coup en présence, sur la route, de la chèvre blanche, que sa maîtresse suivait de près. Etienne ne fit aucun effort pour l'éviter. Depuis qu'un sentiment nouveau, honnête et fort, venait de surgir enfin dans son cœur, il n'était plus effrayé de ses souvenirs.

Gracieuse Irriberry non plus ne parut pas vouloir changer de route en le reconnaissant. Au contraire, une sorte de satisfaction mélancolique anima ses traits altérés. Elle était bien changée, maigre, pâle sous le hâle, toujours belle, mais d'une beauté que la douleur avait effleurée de son âile noire.

— Que Dieu vous garde, Etienne de Vambury! dit-elle de cette voix bien connue du jeune homme, et qui s'était aussi tristement accentuée dans les notes basses. — Je vous remercie, Gracieuse Irriberry, répondit l'officier avec un empressement qui prenait sa source dans sa sincère reconnaissance; oui, je vous remercie de votre souhai, d'abord... du bonheur que vous m'avez rendu surtout.

Rien ne bougea sur l'impassible visage de la Basquaise. Quelque chose en elle sembla pétrifié. — Je vous l'avais promis, dit-elle; pourtant vous ne me le demandez pas, alors. — Vous avez tenu mieux que vos promesses. — Non, j'avais dit tout haut: « Elle est bonne, elle vous aime... aimez-la! » Tout bas, je m'étais juré de vous la rendre dignes de votre amour. J'ai réussi.

L'officier eut un léger trépidement. — Gracieuse Irriberry, je ne sais pas si

tiennent maintenant le pouvoir en Belgique:

M. CORNÉSSE revient sur le discours prononcé en 1864 à la loge d'Anvers par M. Van Humbeeck, aujourd'hui ministre de l'instruction publique. Ce discours n'a pas été désoyavant quant au fond. Il importe donc de le relire: « Oui, disait M. Van Humbeeck, oui, un cadavre est sur le monde; il barre la route du progrès; ce cadavre du passé, pour l'appeler par son nom carrement, sans périphrases, c'est le catholicisme. « Oui, le catholicisme est un cadavre, non pas dans certains préceptes d'hygiène morale, sublime dans les maximes qui sont communes avec les autres sectes chrétiennes et se confondent avec celle de la morale universelle, mais dans ses dogmes oppressifs, qui paralysent partout le progrès, menent et ne veulent permettre au citoyen de penser que par l'intermédiaire du prêtre; astucieusement combinés par des pontifes habiles pour un but de domination universelle. C'est ce cadavre, mes FF., que nous avons aujourd'hui regardé en face.

« Si nous ne l'avons pas jeté dans la fosse, nous l'avons soigné de la manière à l'en rapprocher de quelques pas. « C'est un grand résultat, et nous le devons à nos FF. d'Anvers, nous les remercions chaleureusement, maçonnerieusement. « M. DEFRÉ (Gauche extrême). — Il y a prescription. (Rires à gauche.) « Gauche. — Nous avons vu cela hier dans le Courrier de Bruxelles. (Nouveaux rires.) « M. CORNÉSSE. — C'est donc bien le catholicisme, la religion de la Belgique, que M. Van Humbeeck visait. Il n'y a donc pas prescription, puisque M. Van Humbeeck a maintenu ses idées hier.

M. VAN HUMBEECK, ministre irrité et embarrassé. — Je vous dénie le droit de contester mes explications d'hier. « M. CORNÉSSE. — Je vous conteste le droit de vous fâcher. On a toujours tort de se fâcher. « M. VAN HUMBEECK furieux. — Si! si! Je vous somme de tenir compte de mes explications. « M. CORNÉSSE. — Vos explications, j'ai le droit de les apprécier. (M. Van Humbeeck bondit sur son banc.) « M. VAN HUMBEECK. — Vous n'avez rien dit. « M. VAN HUMBEECK. — Vous n'avez rien dit. « M. VAN HUMBEECK. — Vous n'avez rien dit.

M. VAN HUMBEECK, ministre irrité et embarrassé. — Je vous dénie le droit de contester mes explications d'hier. « M. CORNÉSSE. — Je vous conteste le droit de vous fâcher. On a toujours tort de se fâcher. « M. VAN HUMBEECK furieux. — Si! si! Je vous somme de tenir compte de mes explications. « M. CORNÉSSE. — Vos explications, j'ai le droit de les apprécier. (M. Van Humbeeck bondit sur son banc.) « M. VAN HUMBEECK. — Vous n'avez rien dit. « M. VAN HUMBEECK. — Vous n'avez rien dit. « M. VAN HUMBEECK. — Vous n'avez rien dit.

M. VAN HUMBEECK, ministre irrité et embarrassé. — Je vous dénie le droit de contester mes explications d'hier. « M. CORNÉSSE. — Je vous conteste le droit de vous fâcher. On a toujours tort de se fâcher. « M. VAN HUMBEECK furieux. — Si! si! Je vous somme de tenir compte de mes explications. « M. CORNÉSSE. — Vos explications, j'ai le droit de les apprécier. (M. Van Humbeeck bondit sur son banc.) « M. VAN HUMBEECK. — Vous n'avez rien dit. « M. VAN HUMBEECK. — Vous n'avez rien dit. « M. VAN HUMBEECK. — Vous n'avez rien dit.

M. VAN HUMBEECK, ministre irrité et embarrassé. — Je vous dénie le droit de contester mes explications d'hier. « M. CORNÉSSE. — Je vous conteste le droit de vous fâcher. On a toujours tort de se fâcher. « M. VAN HUMBEECK furieux. — Si! si! Je vous somme de tenir compte de mes explications. « M. CORNÉSSE. — Vos explications, j'ai le droit de les apprécier. (M. Van Humbeeck bondit sur son banc.) « M. VAN HUMBEECK. — Vous n'avez rien dit. « M. VAN HUMBEECK. — Vous n'avez rien dit. « M. VAN HUMBEECK. — Vous n'avez rien dit.

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 14 MARS.

LA CROIX DE MOUGUERRE

PAR CLAUDE CHANDENEUX XXIII (SUITE)

Une très jolie brune avançait son cahier d'un air souriant, tant elle avait conscience d'avoir fait un travail méritoire. L'ajustement du cahier prit le cahier, en dépit de sa petite taille, et détourna ses yeux fâchés de la petite étouffée.

— Pardonnez-moi, ma tante! pria celle-ci toute interdite de cet acte de rigueur. — Non, Adrienne, je ne paierai pas aujourd'hui, comme je l'ai fait hier. Je ne veux pas présenter à ton oncle Etienne... à son retour... une ignorance de huit ans passées!

En prononçant ce cher nom « Etienne » la voix de Marie-Anne avait faibli, comme sous le poids d'une attente trop prolongée, ou l'émotion d'un espoir qui s'effaçait.

L'officier d'artillerie, pénétré d'un trouble profond, ne se sentit pas capable de prolonger l'anxiété de cette chère créature si tendre et si dévouée. Il souleva très ostensiblement, quoique très légèrement, la portière, en annonçant par le bruit de l'étoffe froissée.

Adrienne le vit la première et cria: — Mon oncle Etienne! Marie-Anne se retourna, par un vif mouvement d'instinct, surpris, rougit jusqu'au front et, laissant parler son cœur, courut à sa rencontre les mains tendues.

Il prit dans ses bras, l'y serra avec la double passion de la tendresse et de la reconnaissance, et fut tenté de l'emporter brusquement comme un trésor précieux. Moitié riant, moitié confus de cette secrète velléité, il la repoussa doucement devant lui, la tenant à distance de ses bras tendus, toujours sous la pleine lumière, pour mieux la voir.

— Il faut les yeux du cœur pour vous reconnaître, chère Marie-Anne! murmura-t-il avec un attendrissement qui, du cœur, lui montait aux lèvres. — Je suis si heureuse!... répondit-elle en laissant ses yeux ravis parler plus longtemps qu'elle ne pouvait le faire.

— Et vous l'avez dit si bien! dit-il encore, tandis que son regard et sa main s'arrêtaient tour à tour sur les six petites têtes. — Ils sont charmants!... vous allez bien les aimer! — Après vous, ils seront ma grande affection.

Elle répéta, toute troublée: — Après moi! — Oui, chère enfant, après vous, que je n'aurais pas assez comprises... et peut-être jamais assez regardées... pour bien comprendre le don qui m'était fait!

— Ne me gênez pas par de si bonnes paroles... cela me rendrait exigeant. — Et vous l'avez dit si bien! dit-il encore, tandis que son regard et sa main s'arrêtaient tour à tour sur les six petites têtes. — Ils sont charmants!... vous allez bien les aimer! — Après vous, ils seront ma grande affection.

— Le temps perdu!... Ah! Pour cela, je suis de votre avis; ces six mois d'absence demandent réparation. — Complex, sur moi, sur l'avenir... sur mon avenir... pour acquiescer ma dette. — Les enfants s'étaient élançés hors de la salle d'études pour porter à la marquise la nouvelle du retour de l'oncle Etienne. Restés seuls, les jeunes gens, leurs yeux verts et leurs lèvres serrées, goûtaient l'édifiant

sensation d'un voyage de découvertes dans un pays nouveau, et qui tout à coup sentent l'air de devoir la remplir de bonheur.

La santé revenue de Marie-Anne lui avait déjà causé le plus vif dépit. C'était si invraisemblable et si peu prévu!... Restait sa dernière espérance, l'indifférence, pour ne pas dire la répulsion, du jeune mari pour elle. La volonté maternelle lui avait imposé.

Mathilde avait de bonnes raisons de croire que cette froideur s'était encore accrue, s'il était possible, pendant une séparation qu'elle soupçonnait volontairement prolongée.

Un regard rapide, regard de femme jalouse, à laquelle rien n'échappe, venait de lui démontrer que son espoir suprême avait vécu.

Marie-Anne, bien portante, presque joyeuse, heureuse, bonne et grande par le dévouement, venait de conquérir pour jamais le cœur de son mari.

Ah! quelle habileté de s'être chargée des petits orphelins!... mais quel retour de fortune d'avoir recouvert, juste à point, des yeux brillants et des lèvres roses!

— Vous arrivez quand je pars, Etienne, dit-elle d'un ton dédaigneux. — Comment? je croyais, au contraire, que vous étiez à peine de retour de Paris, ma chère Mathilde. — C'est vrai, mais Bayonne m'excédait. Si M. Bernard m'en croit... et il m'en croira... nous irons passer l'été en Suisse. J'ai une envie formidable de courir les glaciers et d'y oublier la misère des hommes. Cette boutade fut absolument perdue pour son destinataire.

Etienne se souvint en ce moment que les chevaux de son beau-père se morfondaient depuis une grande lecture contre le mur du parc, en dehors de la grille, et il les avait consignés pour ne pas bouleverser Marie-Anne.

Ah! comme il avait oublié ce détail! et bien d'autres choses, depuis cette heure

benne qui métamorphosait sa vie tout entière!

Il courait faire signe au cocher, lequel, las d'attendre, s'était endormi. Forcé lui fut donc d'aller jusque près de son homme pour le réveiller.

Cette même circonstance le mit tout à coup en présence, sur la route, de la chèvre blanche, que sa maîtresse suivait de près.

Etienne ne fit aucun effort pour l'éviter. Depuis qu'un sentiment nouveau, honnête et fort, venait de surgir enfin dans son cœur, il n'était plus effrayé de ses souvenirs.

Gracieuse Irriberry non plus ne parut pas vouloir changer de route en le reconnaissant.

Au contraire, une sorte de satisfaction mélancolique anima ses traits altérés. Elle était bien changée, maigre, pâle sous le hâle, toujours belle, mais d'une beauté que la douleur avait effleurée de son âile noire.

— Que Dieu vous garde, Etienne de Vambury! dit-elle de cette voix bien connue du jeune homme, et qui s'était aussi tristement accentuée dans les notes basses. — Je vous remercie, Gracieuse Irriberry, répondit l'officier avec un empressement qui prenait sa source dans sa sincère reconnaissance; oui, je vous remercie de votre souhai, d'abord... du bonheur que vous m'avez rendu surtout.

benne qui métamorphosait sa vie tout entière!

Il courait faire signe au cocher, lequel, las d'attendre, s'était endormi. Forcé lui fut donc d'aller jusque près de son homme pour le réveiller.

Cette même circonstance le mit tout à coup en présence, sur la route, de la chèvre blanche, que sa maîtresse suivait de près.

Etienne ne fit aucun effort pour l'éviter. Depuis qu'un sentiment nouveau, honnête et fort, venait de surgir enfin dans son cœur, il n'était plus effrayé de ses souvenirs.

Gracieuse Irriberry non plus ne parut pas vouloir changer de route en le reconnaissant.

Au contraire, une sorte de satisfaction mélancolique anima ses traits altérés. Elle était bien changée, maigre, pâle sous le hâle, toujours belle, mais d'une beauté que la douleur avait effleurée de son âile noire.

— Que Dieu vous garde, Etienne de Vambury! dit-elle de cette voix bien connue du jeune homme, et qui s'était aussi tristement accentuée dans les notes basses. — Je vous remercie, Gracieuse Irriberry, répondit l'officier avec un empressement qui prenait sa source dans sa sincère reconnaissance; oui, je vous remercie de votre souhai, d'abord... du bonheur que vous m'avez rendu surtout.